

**PAGES
MANQUANTES**



STE THÉRÈSE ET L'ENFANT-JÉSUS

LA VIE DE L'ÉTERNITÉ

Sicut audivimus, sic vidimus....



RA ANGELICO, “ le peintre de la foi catholique et l'historien symbolique de la théologie thomiste ”, a laissé de l'action de cette foi et de cette doctrine sur l'âme du chrétien, une image charmante dans sa pieuse naïveté. Dans son *Couronnement de la Vierge*, il a représenté un roi et un moine, intimement associés dans l'extase de la vision béatifique, comme ils furent parfait-

tement unis sur terre par les liens d'une sainte amitié : Louis IX et frère Thomas d'Aquin. Le peintre théologien, avec un sentiment très vif de la grande dignité du commerce surnaturel des âmes, a voulu marquer par l'attitude des deux bienheureux le caractère de leurs relations terrestres, — comment le docteur avait, par son incomparable science du divin, initié le pieux roi à la connaissance des réalités de l'au-delà. Saint Thomas garde dans le ciel son rôle et sa dignité de maître : agenouillé près de son royal ami, un livre ouvert dans une main, il montre de l'autre à saint Louis le groupe ravissant que forment là-haut, au milieu des anges, le Christ et sa Mère. Le docteur porte dans ses traits cette douce et parfaite sécurité, cette paix ineffable de l'âme que l'on puise dans la foi ; et la figure du fervent disciple à ses côtés exprime encore le ravissement que lui donnaient sur terre les leçons du maître. Les yeux attachés sur la scène qui se déroule dans une gloire plus haute, comme au sommet des cieux, l'oreille attentive aux paroles du docteur, il dit lui-même par toute son attitude la joie naïve de ses espérances satisfaites : *Sicut audivimus, sic vidimus.*

Lisons donc dans ce livre que le docteur angélique tient ouvert sous les regards du saint roi, et apprenons-y les secrets de la vie éternelle. Franchissons par la pensée les limites de cette étroite et sombre vie, considérons la félicité qui comblera un jour, selon nos divines espérances, notre esprit et notre cœur dans la lumière et dans les horizons immenses de l'éternité. Cette vision idéale donnera à notre âme un redoublement de force pour atteindre à la possession des réalités invisibles, et rendra plus tolérable, par la conviction du bonheur qui les attend, le départ de ceux que Dieu appelle d'auprès de nous au sein du grand mystère.

Ce n'est pas une terre étrangère que ces sphères mystérieuses dans lesquelles l'âme pénètre après la séparation d'avec le corps : c'est son vrai lieu, c'est la patrie, parce que c'est le milieu par excellence des esprits. Aussi, l'exercice le plus parfait et le plus libre de toutes ses facultés est-il le premier bien dont elle y jouit. Tous les obstacles que le sensible mettait entre elle et la claire vision des choses, toutes les limites qu'il imposait à sa connaissance, toutes les illusions auxquelles il l'exposait, toutes les erreurs où il l'entraînait, et souvent la retenait, tombent avec la dépouille du corps. L'âme ne voyait pour ainsi dire qu'à travers les sens, par leur ministère nécessaire ; elle ne percevait qu'avec le secours d'images fournies par ces artisans dont le travail est souvent grossier et toujours imparfait. Délivrée d'eux, elle voit directement, immédiatement, ce qu'avec eux elle cherchait avec tant d'effort. Il se fait en elle un libre et complet épanouissement des facultés innées, des germes cachés ici-bas ; elle éprouve soudainement une augmentation, une extension merveilleuse de sa connaissance, comme conséquence immédiate de son nouvel état. Voilà ce que donne, par son côté purement naturel, cet état nouveau de l'âme séparée du corps : par son côté surnaturel et glorieux, il implique infiniment plus.

Le principe et l'essence même de la félicité éternelle de l'âme est la vue de Dieu ; c'est à cette vision qu'elle est appelée et préparée par la grâce, c'est cette vocation et cette pré-

paration que la gloire confirme et achève. Il y a aussi, certainement, entre la vie céleste et la vie d'ici-bas, une corrélation intime et nécessaire ; il existe cependant une différence, non seulement de degré, mais d'espèce.

Toute connaissance de Dieu ici-bas, même la plus élevée, est une connaissance souverainement incomplète et obscure ; elle n'est ni contemplative, ni immédiate. Sans doute, Dieu nous est présent partout et toujours ; nous pouvons sentir qu'il est près de nous, apercevoir de-ci de-là la trace de ses pas, entendre sa voix ; mais le voir lui-même, nous ne le pouvons pas. Nous le saisissons dans ses œuvres, jamais dans son essence. En lui nous avons la vie, il habite parmi nous, et même en nous, mais il nous dérobe son visage. Nous le voyons, sans doute, en image, mais ce n'est pas une image nette, fidèle, complète. Et quand nous parlons de contemplation de Dieu, nous savons que ce n'est là qu'une figure, par laquelle nous cherchons à nous donner une idée de ce que nous ne pouvons nous représenter exactement. La seule vraie et parfaite contemplation est celle de l'éternité, qui diffère de celle de la terre par toute l'étendue de l'infini. Elle donne, en effet, la vue du Dieu incréé et infini, " face à face ", " tel qu'il est ", dans son essence insondable, dans sa vérité, dans sa réalité, dans sa beauté et sa magnificence ineffables. Les bienheureux " voient Dieu ; et tandis qu'ils le voient, ils le possèdent, ils le tiennent présent pour eux, ayant en eux la faculté de le voir toujours ; et dans cette possession, ils trouvent leur repos, leur jouissance pleine et entière comme dans la possession de ce qui comble tous leurs désirs ". (*S. Th.*). Et c'est cette contemplation, cette vision, qui fait le ciel, et ce bonheur sans vicissitude et sans fin que nous appelons béatitude.

Mais ce n'est pas, pourtant, par la force propre de son regard que l'âme pénètre ainsi le secret de Dieu. Il faut que Dieu se penche vers elle, et qu'en l'admettant à la participation de son propre bonheur, il l'en rende digne en quelque sorte, qu'il l'en rende capable, en lui communiquant d'une certaine manière sa nature. Il faut qu'il l'ennoblisse, ou mieux, qu'il la divinise, pour l'introduire dans son intimité. Il le fait en ajoutant à la puissance la plus élevée de l'âme une vertu d'ordre intellectuel, qui parfait la vertu naturelle de l'intelligence et que l'Écriture appelle " la clarté de Dieu " : création nouvelle et ultime, complétant dans le plan divin

celles de la nature et de la grâce, rendant l'âme déformée c'est-à-dire de même nature avec Dieu, et apte à le contempler en lui-même, selon ce mot de St Jean : " Quand aura paru " ce que nous devons être, " nous serons semblables à lui et nous le verrons tel qu'il est " 1.

C'est la lumière de gloire ; et les Pères nous apprennent que de même qu'une aurore se lève dans un firmament couvert de sombres nuages, de même qu'un rayon de lumière traverse le cristal en scintillant, de même que le soleil crée autant d'images de lui-même qu'il y a de gouttelettes suspendues aux brins d'herbe, de même la très sainte Trinité pénètre de son divin et merveilleux éclat chaque âme en particulier, réfléchant et imprimant en chacune sa magnificence. De même que le fer dans la fournaise devient lui-même tout feu, répand la lumière et la chaleur, sans cesser d'être fer, ainsi le bienheureux est pénétré de la divinité dans tout son être et dans toutes ses facultés, sans perdre cependant sa nature. Le mot de l'apôtre se réalise alors dans toute son étendue : " Je vis, cependant ce n'est plus moi qui vis, mais c'est le Christ qui vit en moi ".

Dieu est donc pour les élus le bien suprême, le bien absolu ; et comme il est à la fois le créateur et le terme de tout bien, il se donne à ses élus comme la source première et le dispensateur de tous les biens dignes d'envie, en se donnant à eux avec son être et son essence. Par Dieu, avec Dieu et en Dieu, ils possèdent tout ce qu'ils pourront jamais posséder et jouissent de tout ce dont ils pourront jamais jouir.

Dieu devient ainsi pour ses élus " tout en tout ", il donne une satisfaction adéquate à tous les désirs et à tous les besoins qu'il avait lui-même déposés en eux par la nature et par la grâce. Le bienheureux trouve tout en Dieu, et ne désire par conséquent plus rien en dehors de lui. " Le désir le plus puissant du cœur humain, c'est le désir du bonheur : or le cœur est plongé dans le fleuve des délices divines et enivré de la surabondance de la maison de Dieu. L'esprit fait des efforts continus pour connaître la vérité, acquérir la science et la sagesse ; il est inondé de la splendeur de la lumière divine. Il se sent créé pour la vertu : il est pour toujours confirmé dans la sainteté. Il demande l'empire sur son corps : il le possèdera éternellement. Il désire le repos : il reposera

dans la paix éternelle. Il désire des jouissances spirituelles et le bien-être pour son corps : il jouira de ce que jamais œil humain n'a vu, de ce que jamais oreille n'a entendu. Il aime l'honneur, la gloire et la puissance : il participera à la majesté et au souverain domaine de Dieu. Il cherche enfin la compagnie des nobles et des sages : il jouira de la société de tous les gens de bien, puisqu'ils sont tous unis à Dieu. Il aime les siens par delà la tombe : il les retrouvera sans crainte de les perdre de nouveau, pourvu qu'ils soient avec Dieu " 1.



Une nuit que saint Benoît était en prière sur une tour, il aperçut une lumière merveilleuse, à la clarté de laquelle il voyait le monde tout entier comme dans un rayon de soleil. Transfigurés par la gloire de Dieu, les saints voient, dans une mesure plus grande, non pas tout ce qui est en Dieu, mais tout ce que Dieu veut bien leur laisser voir.

D'abord, et d'un seul coup d'œil, le bienheureux connaît ce que Dieu a fait pour le conduire au salut, les dispositions, les directions et les actions qu'il a déterminées de toute éternité et qu'il a réalisées en temps opportun. Toute vie y trouve son explication ; les énigmes sont résolues, les doutes dissipés, les malentendus expliqués. Là se découvrent le mystère de la prédestination et celui de la persévérance finale. Ce qui a fait l'objet des résistances les plus fortes apparaît comme la preuve d'un amour plus grand : ce qui avait jeté dans le trouble et l'angoisse, comme l'effet des plus paternelles tendresses. Là, non seulement les douleurs sont apaisées et les larmes séchées, les deuils finis et les plaintes étouffées, mais l'âme découvre que toute les épreuves et les souffrances de la terre sont la plus bienfaisante des œuvres de l'amour divin, et elle comprend que " c'est par des coups multiples et répétés que toute pierre est polie ici-bas, avant que la main du sage artiste la place à son rang dans le grand édifice éternel ". Elle voit en toute clarté comment le Père céleste l'a aimée et gardée depuis le commencement comme la prune de ses yeux ; comment il l'a conduite de l'obscurité dans la

pleine lumière, des énigmes de la terre aux solutions bienheureuses ; comment le Sauveur l'a cherchée, purifiée dans son sang et nourrie de son corps ; comment le Saint-Esprit s'unit à elle et la choisit pour sa demeure ; comment Marie l'a adoptée pour enfant ; comment le saint ange gardien l'a accompagnée à chaque pas ; comment les saints du ciel et les pauvres âmes du purgatoire ont prié pour elle ; comment la sainte Eglise de la terre a travaillé, lutté, souffert dans son intérêt.

Que de révélations encore l'attendent là-haut ! Elle apprend que si bien souvent elle n'a pas fait tel mauvais pas, si quelquefois elle a pu, malgré sa faiblesse et son peu de courage, accomplir tel acte de vertu, elle le doit aux prières d'une autre âme qui l'aimait, priait et souffrait pour elle. Elle découvre les œuvres innombrables qui lui ont servi à gagner le ciel et que le monde n'avait point connues. Elle reconnaît la valeur immortelle de la vertu, la toute-puissance de la prière, la richesse de l'aumône, la bienfaisance de la bénédiction du pauvre. Une connaissance supérieure lui découvre dans les choses les plus insignifiantes, dans les futilités apparentes de son passé terrestre, les desseins cachés de la divine Providence ; elle juge qu'il n'y a rien de petit aux yeux de Dieu, et cette pensée ne fait que favoriser la pleine jouissance de la récompense pour la fidélité gardée à Dieu, aussi bien dans les petites choses que dans les grandes. C'est enfin, une des occupations les plus chères de l'âme glorifiée, de déchiffrer les longues séries d'énigmes que referme sa vie terrestre.

Pouvons-nous pressentir par là quelle augmentation de reconnaissance éprouve le cœur du bienheureux, et quelle puissante clarté pénètre son esprit ? “ Combien peu j'ai compris votre sagesse ! ” tel est le cri qu'il laisse échapper dans sa joyeuse confusion. “ Vous n'avez rien oublié, ô Seigneur ; ce qui est arrivé, vous l'avez mesuré d'après l'éternité. Comme le temps est donc peu de chose ! Merci pour vos dons, merci pour votre patience, merci pour votre éternel amour ! ”

* * *

AU SACRÉ-CŒUR DE BEAUVAIS

SOUVENIRS D'UNE CONVENTINE

LA BIENHEUREUSE MÈRE MADELEINE SOPHIE BARAT,

FONDATRICE DE L'ORDRE DES RELIGIEUSES DU SACRÉ-CŒUR



A BIENHEUREUSE Mère Barat, dont le nom doit planer sur ces pages comme la cause domine l'effet, fut non seulement une sainte, mais aussi une femme supérieure comme intelligence, culture et cœur. Sa sainteté rayonne partout et lui survit dans l'admirable esprit qu'elle inculqua à son Ordre : esprit d'humilité, d'abnégation et de charité ; aux enfants du Sacré-Cœur : esprit de famille, de l'amour du devoir, de dévouement, d'amabilité et de simplicité. Simplicité dans le sens exquis de droiture, vérité, distinction, quelle perle !

L'intelligence et la culture de la Vénérée Fondatrice brillent dans le programme des études, destiné aux élèves du S.-C. et aussi dans le règlement qu'elle traça pour elles et qu'on pourrait appeler un chef-d'œuvre de diplomatie à l'égard de la jeunesse. Ce règlement unit à une profonde

connaissance de l'enfant une sollicitude maternelle encore plus profonde et réalise d'une manière idéale ce beau précepte de l'ordre : une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Tout y a été prévu, rien n'y a été oublié : l'âme, l'intelligence, le cœur, le corps y sont en même temps l'objet de soins incessants et cela tout simplement, sans heurt, comme au sein de la famille.

Et du cœur de la Bienheureuse Mère Barat, je ne veux pour preuve que l'égide sacré : " le Cœur qui a tant aimé les hommes ", sous lequel elle s'abrita avec son Ordre. Oh ! la délicatesse de ce cœur. . . elle point dans le trait charmant de sa vie où elle demandait qu'on ne cueillit pas les fleurs, de peur d'abrégier leur durée déjà si éphémère ; et comme fleur et enfant ne font qu'un, ne peut-on pas présumer que cette délicatesse pour la beauté naturelle s'épanouit en tendresse pour les jeunes âmes confiées à ses soins ? C'est sans doute à cette source toute poésie, sanctifiée par la pensée divine, que les Religieuses du S.-C. puisent cette fermeté tendre, cette bonté toujours égale qui font d'elles les plus admirables éducatrices qu'on puisse rêver, et rien ne leur siérait mieux que le blason qu'un distingué prélat français avait choisi : le Sacré-Cœur de Jésus avec en exergue : "*In charitate et veritate*".

Lorsqu'aux derniers jours de sa vie, on demanda à la Vénéralle Fondatrice de résumer en quelques mots ses enseignements aux enfants du S.-C., elle leur laissa cet admirable testament, qu'on pourrait planter comme un autre labarum sur les plus hauts sommets de la vie, afin d'en surmonter tous les obstacles, ou élever comme un phare pour en éclairer tous les sentiers : " LE DEVOIR AVANT TOUT, LE DEVOIR TOUJOURS "

Et le Sacré-Cœur a donc maintenant sa sainte à lui ! Sa Vénéralle Fondatrice, de par l'autorité la plus haute de la terre, puisqu'elle représente celle de Dieu, vient d'être béatifiée, et ce décret, en proclamant une " Bienheureuse " de plus au ciel fit autant d'heureuses sur la terre, que compte de religieuses et d'élèves la grande famille du Sacré-Cœur. Aussi, je m'imagine la joie unique, intense, qui d'un bout de l'univers à l'autre a fait vibrer toutes ces âmes comme les cordes d'une même lyre.

Et moi, semblable à un passant qui tressaille, charmé, au souvenir d'un air ancien que lui apporte le vent, j'ai tressailli aux accords de ce vaste concert où tous les cœurs

exultaient, puis... émue et fière, comme le soldat retraité qui voit son régiment à l'honneur, j'ai acclamé et salué mon bataillon.

Au milieu de la joie qui remplissait toutes les maisons du Sacré-Cœur à l'occasion de la béatification de la Bienheureuse Mère Barat, ma pensée s'envola tout naturellement vers les chères religieuses françaises à la peine... vers mon *Alma Mater* lointain, désormais silencieux... clos mon vieux couvent ! Alors les souvenirs m'assaillirent... tout ce loïn passé, de mon cœur à mes lèvres, monta ainsi qu'une chose qui ne veut pas mourir. Et je l'apporte aujourd'hui, ce passé, tout simplement comme on apporte à une fête familiale, une gerbe de fleurs, un souvenir d'enfance ou de jeunesse.

HISTORIQUE DE LA VILLE DE BEAUVAIS

Quel charme que ce vieux Beauvais, où mon *Alma Mater* se cachait comme dans un vieil écriin, un fin joyau ! Je vois encore ses rues étroites aux pavés inégaux et pointus, ses anciennes maisons à l'air pensif ! Du lointain, d'où je le évoque, ces rues et ces maisons me font l'effet d'un tableau voilé par le mystérieux attrait qu'elles exerçaient sur mon cœur d'enfant, car pour lui, ces vieilles rues avaient conduit où ?... il ne savait qui !... et ces antiques demeures possédaient une âme faite des évènements qu'elles avaient vus, de l'humanité qu'elles avaient abritée... aussi m'inspiraient-elles ensemble un intérêt voisin de l'effroi, pareil à celui de l'inconnu, du mystère.

Du haut de leur ancienneté, ces maisons d'autrefois m'avaient l'air d'avoir pitié de ma jeunesse... ne connaissant pas mieux, cela ne me faisait pas mal, et ce que je les aimais ces vieilles mystérieuses, qui surannées dans leurs formes, mais délicieuses quand même, portaient, haut et fier, leur cachet antique, tout comme des femmes qui ont su vieillir avec grâce ; et n'était-ce pas là suffisant pour exercer un enchantement, un charme inénarrables ? Oh ! ce qu'il m'a fait rêver, ce qu'il m'a été poétique ce vieux Beauvais !

Mais passons à l'histoire vraie. Beauvais, ville gauloise se soumit à César, et ce ne fut qu'au V^{ème} siècle

qu'elle passa aux rois francs. Depuis lors, elle conquiert son titre de ville historique au prix de mille vicissitudes. Brûlée et saccagée par les Normands au XI^{ème} siècle, elle eût cependant le bonheur d'échapper aux Anglais pendant la guerre de Cent ans, grâce au courage de Jean de Lignières.

Mais le fait historique par excellence de cette ville, c'est le fameux siège qu'elle soutint en 1472 contre Charles le Téméraire, Duc de Bourgogne. Toujours en révolte contre Louis XI, Charles le Téméraire se vengeait de ce roi en mettant tout à feu et à sang sur son passage. Il venait de saccager la Normandie avec ses Bourguignons, lorsque son avant-garde se présenta sous les murs de Beauvais, (juin 1472). La ville était mal fortifiée, les habitants occupés aux travaux des champs et la garnison pour ainsi dire nulle. Pour seuls défenseurs, il ne restait donc que les femmes. A la vue de l'ennemi, le clergé sortit en procession avec grande pompe. Quatre prêtres en dalmatique portaient sur leurs épaules la châsse de Ste Angadrème, sainte née au pays même. Les femmes et les enfants, dans un bel élan de confiance, se pressèrent autour de leur patronne, et c'est de là que les premières s'élançèrent pour remplacer les hommes à la défense de la ville. Du haut des remparts, elles jetaient des matières enflammées et de l'huile bouillante sur les Bourguignons, puis revenaient vers leurs Sainte comme pour alimenter leur courage à la vue du trésor de reliques et d'enfants qu'elles avaient à défendre avec leur ville. Tout à coup, un Bourguignon ayant réussi à planter un drapeau sur le rempart, une jeune femme, Jeanne Lainé, surnommée depuis Jeanne Hachette à cause de son haut fait, s'élança vers lui dans un noble mouvement de patriotisme, et armée d'une hache fit lâcher prise à l'ennemi, enleva l'étendard et l'apporta triomphante à ses compatriotes. Beauvais avait son héroïne ! Cependant le siège, commencé le matin durait encore le soir, lorsque Charles le Téméraire arriva avec le reste de ses troupes. La fureur du Duc ne connut plus de bornes. Lui, à qui rien ne résistait, avoir des femmes pour adversaires invincibles ! Son entêtement à assiéger Beauvais n'en fut que plus grand, mais la résistance ne se démentit pas davantage. Le 9 juillet, il livra le dernier assaut, encore sans succès ; la ville ayant reçu du secours ne craignait plus maintenant le sanguinaire Duc Charles de Bourgogne. Cependant, il resta sous les murs de Beauvais jusqu'au 22 juillet ; il

quitta, superbe de dédain, mais en lui-même humilié et honteux de son échec.

Alors, Louis XI, apprenant le patriotisme des habitants de Beauvais " fit par calcul, dit Mr. Henri Martin, ce " qu'une âme plus généreuse eût fait par effusion de cœur ", en leur accordant des privilèges et en les exemptant même de la taille et de certains autres impôts.

De plus, en commémoration de la délivrance de la ville, il ordonna qu'une procession eût lieu, tous les ans le 27 juin, et où, remarquez bien, les femmes auraient la préséance sur les hommes, en souvenir de la glorieuse résistance qu'elles avaient faite à l'ennemi. Cette procession a lieu encore de nos jours, et il faut voir avec quelle fierté les femmes du peuple, parées de leurs plus beaux atours et le chef surmonté d'une jolie coiffe blanche, viennent y prendre le pas sur les hommes. Elles ont l'air de dire : " C'est nous les hommes ! " et d'avoir hérité de l'héroïsme de Jeanne Hachette. Je ne doute pas que Beauvais assiégé de nos jours et dans les mêmes circonstances serait encore sauvé par elles. Jusqu'à ces derniers temps, l'évêque et le clergé suivaient cette procession en grande pompe. Le précieux étendard enlevé aux Bourguignons se voit encore, mais à la démonstration annuelle on n'en sort que le fac-simile. Le soir, pour clore la fête, dix jeunes filles vêtues de blanc vont, au bras du maire ou de l'adjoint, tirer du canon sur la grande place de la ville que domine la statue en bronze de Jeanne Hachette, l'héroïne de Beauvais.

Le Beauvais moderne est une ville remarquable par la diversité et la multiplicité de ses industries. Sa manufacture de tapis, dite royale, rivalise à bon droit avec celle des Gobelins. Beauvais possède un tribunal de première instance et de commerce, un collège, une bibliothèque, et jusqu'à ces dernières années un grand nombre de couvents.

On y admire encore de superbes arènes antiques, des tombeaux romains en marbre, et même des voies romaines. Son enceinte, dit-on, remonte au règne de Néron. Une tour romaine reste comme le seul vestige du château des Comtes de Beauvais.

Beauvais s'honore d'avoir vu naître St. Yves, évêque de Chartres, Villiers de l'Isle Adam, grand maître de l'Ordre de St. Jean de Jérusalem, Philippe de Crèveceur, capitaine qui servit Charles le Téméraire, puis Louis XI, l'érudit Lenglet-Dufresnoy, etc., etc.

Mais peut-on parler de Beauvais sans décrire ses églisees ? Non, car St. Pierre de Beauvais passe pour le chef-d'œuvre de l'architecture ogivale. Elle serait une des plus vastes églises de la chrétienté, si la grande nef et la façade avaient été exécutées. Elle ne consiste donc qu'en un chœur très grand, avec transept et chapelles latérales autour de l'abside.

“ L'intérieur de la cathédrale de Beauvais, dit Mr. l'abbé Bourassé, impressionne vivement par la grandeur majestueuse des proportions. Lorsqu'on tourne les regards vers l'abside, on considère un des points de vue les plus admirables que l'art ait pu créer. Rien ne peut égaler l'effet des immenses fenêtres qui rayonnent autour du rond point ; leur étendue semble encore augmentée par la disposition élégante des galeries percées à jour. Dans le saisissement de la première impression, on comprend aisément qu'on ait proclamé le chœur de Beauvais le plus beau chœur des cathédrales de France ”.

Au premier abord la cathédrale de Beauvais rappelle un peu celle d'Amiens, mais l'archéologue anglais Wewell a trouvé un joli mot pour les caractériser toutes les deux et faire aussi ressortir la différence qui existe entre elles, en disant : “ La cathédrale d'Amiens ressemble à un géant en repos ; St. Pierre de Beauvais est un homme de taille colossale qui s'élève sur la pointe des pieds ”.

La cathédrale St. Pierre de Beauvais fut commencée sous Miles de Nanteuil, évêque en 1225, mais les travaux en furent si souvent interrompus par des calamités de toutes sortes : accidents pendant la construction, guerres. et aussi manque de fonds, que ce ne fut qu'en 1555 que les architectes Jean Waast et François Maréchal arrivèrent à la rendre telle qu'elle existe actuellement. Mais ici se place un curieux incident. Au lieu d'achever la nef, ces deux architectes, jaloux de la renommée de Michel-Ange, qui venait de lancer dans les airs le dôme de St. Pierre, “ voulurent prouver que l'art gothique pouvait produire des monuments susceptibles de surpasser en hauteur et en hardiesse ceux connus jusqu'alors ”.

“ Ils élevèrent donc, dit Mr. l'abbé Bourassé, audessus de la partie centrale de la croisée une tour pyramidale de quatre-vingt-seize mètres de hauteur, dont la base avait seize mètres de largeur sur chaque face. La tour qui servait de base à cette pyramide, percée à jour de toutes parts, était ornée de vitres peintes, et les quatre angles,

“ surmontés d’obélisques, se rattachaient au corps de la
 “ pyramide octogone par plusieurs arcs très délicatement
 “ travaillés. L’intérieur en était voûté en ogive, de manière
 “ que le spectateur, placé au centre du transept, pouvait en
 “ considérer toute la hauteur. Cette construction merveil-
 “ leuse produisait un effet véritablement magique : flèche
 “ aérienne qui semblait laisser flotter au vent les mille
 “ ornements de ses dentelles légères. Du sol de l’église au
 “ sommet de la croix, on comptait cent trente et un mètres
 “ soixante centimètres d’élévation ” (le dôme de St. Pierre
 à Rome a cent-deux mètres).

Il est évident que les deux architectes arrivèrent à prouver quelque chose, mais, hélas ! ce ne fut pas pour longtemps, car leur magnifique ouvrage ne subsista que cinq ans. En 1573, le jour de l’Ascension, il s’écroula avec un fracas épouvantable. Par bonheur, le clergé et les fidèles étaient en procession dans les rues de la ville, qui fut, dit-on, enveloppée d’un épais nuage de poussière. On se hâta de réparer les dommages causés par cette catastrophe, et la belle tentative aérienne des architectes fut remplacée par un simple clocher de bois.

St. Pierre de Beauvais renferme le mausolée du Cardinal Forbin-Janson, quatre-vingt-sixième évêque de cette ville. La statue du prélat agenouillé sur le tombeau est admirable. Elle est l’œuvre de Nicolas Coustou. Au-dessus des grilles latérales du chœur, on admire de belles tapisseries représentant les *Actes des Apôtres* d’après Raphaël. Elles ont été faites par Béhacle, un des premiers directeurs de la manufacture royale de Beauvais. La nef transversale est éclairée par de magnifiques verrières du XVI^{ième} siècle.

Cette cathédrale sans façade a cependant un aspect imposant. Quatorze marches conduisent au portail sculpté. Les vantaux de la porte sont ornés de si beaux bas-reliefs qu’on n’a pas craint de les attribuer au Primatice. Dans l’imposte, il y a un arbre de Jessé sculpté avec une finesse et un art infinis. Les façades du transept sont de la riche architecture gothique du milieu du XVI^{ième} siècle.

St. Etienne de Beauvais est une vieille église remarquable par ses vitraux. C’est un modèle du style gothique fleuri du XVI^{ième} siècle.

RITA BERNARD.

Montréal, ce 15 octobre 1908.

QUAND JE MOURRAI....

MÉDITATION



QUAND je mourrai, je serai si vite oublié, peu m'importe où je repose, — quand je mourrai.

Quand je fermerai mes yeux tant lassés de la vie, peu m'importe où l'on me dépose, sous la neige ou sous les fleurs ; comme je dormirai, — quand je mourrai !

Au froid du tombeau mes mains blessées vont se détendre, mes pieds meurtris pour toujours s'arrêter ; je ne serai bientôt plus que cendres. Peu m'importe ! Comme je m'envolerai sur les ailes de l'espérance vers les hauteurs ensoleillées, — quand je mourrai !

Sur ces pauvres cendres si tôt dispersées peu m'importe que l'on vienne pleurer, pourvu que l'on vienne prier, — quand je mourrai.

Que le printemps, s'il veut, vienne fleurir ma tombe, ou que l'herbe touffue, comme l'oubli profond, en efface rapidement toute trace, peu m'importe ! Il sera bien plus beau à mon œil ébloui, l'immortel printemps dans les clartés infinies, — quand je mourrai.

Toutes mes illusions seront depuis longtemps tombées, — quand je mourrai. Peu m'importe que le vent d'automne entasse sur moi les feuilles mortes, — quand je mourrai.

Que les oiseaux chantent, ou que la tempête gronde, — quand je mourrai, peu m'importe ! Mes oreilles seront

fermées aux vaines clameurs du monde, et j'entendrai, j'espère, l'harmonie sans fin des Cieux, — quand je mourrai.

Mon cœur sera bien mort d'avoir trop saigné. Oh ! qu'importe ! Celui que je cherchais, Celui qui m'a cherché, à force de souffrir, je l'aurai bien trouvé, — quand je mourrai !

Je n'ai connu le bonheur qu'en rêve ; j'ai souffert presque sans trêve. Je compte bien, au calice amer, avoir bu plus que ma part. Peu importe ! j'aurai bien fini de souffrir, je pense, — quand je mourrai.

Je n'emporterai rien des choses de la terre qu'un linceul de bure dans une boîte de sapin ; peu m'importe, si je suis riche de toutes mes douleurs, de toutes mes divines espérances, — quand je mourrai.

Autrefois, j'aurais aimé certain coin d'ombre, pour dormir où dorment les miens, auprès du vieux clocher. Mais, peu m'importe ! Je les retrouverai bien plus réellement, — quand je mourrai.

Ici ou là, d'autres m'attendent. Avec eux j'aurais aimé vivre longtemps ; avec eux je n'ai pu mourir, peu importe ! Dans la paix ils m'attendent : j'irai donc les rejoindre, — quand je mourrai.

Sur terre, péniblement, j'ai tracé mon sillon. Avec bien des pleurs, j'y ai versé un peu de bien. N'aurais-je pas manqué ma vie ? N'importe ! D'autres récolteront, — quand je mourrai.

En ces jours mauvais, on trouvera que j'ai trop peu donné. Avant d'être oublié, sévèrement je serai jugé. Peu m'importe, si pour le peu que j'ai laissé, la pitié du Dieu très bon m'absout, — quand je mourrai.

Où que je repose, sous les épines, sous les roses, je vous attends, mon Père si tendre. Peu m'importe que je retourne en cendres ! Je vous verrai, — quand je mourrai !

VARIÉTÉS

LE CONTREBANDIER DU PARADIS

(Légende en vers)

I

Là-haut, dans l'éternelle aurore
Où rien ne meurt ni ne vieillit,
Où la fuite du temps s'ignore,
Où sont les lis que Dieu cueillit
Pour les planter dans son domaine,
Deux saints, deux vieux du temps jadis,
Avaient pris la route qui mène
A la porte du Paradis.
Ils vont vite, sans qu'on les voie
Faire le moindre mouvement,
Car ils sont portés par la joie
Comme les oiseaux par le vent.
Et l'on devine à leurs visages,
A leurs yeux clairs et pleins de feu,
Qu'ils causent, comme font les sages,
De Dieu beaucoup, du monde un peu.

Or voici que, dans l'avenue
Qui conduit à la porte d'or,
Une âme nouvelle venue,
Étonnée, et qu'on sent encor

A peine échappée à la vie,
 Les a croisés sur le sentier.
 Toute frémissante et ravie
 D'apercevoir le ciel entier,
 Elle ne peut répondre au signe
 Que les saints lui font en passant,
 Et va, s'élevant comme un cygne
 Dans l'éclat du jour grandissant,
 Tandis qu'une ange de lumière,
 Emporte devant elle aux cieux
 La couronne, dont chaque pierre
 Est une larme de nos yeux.
 Les saints, poursuivant leur voyage,
 Ont trouvé des groupes nombreux
 Echelonnés sur le passage.
 Ce sont des esprits bienheureux
 Auxquels il reste sur la terre,
 Dans le combat, dans le danger,
 Une autre âme qui leur est chère :
 Un fils, un frère, un étranger.
 Bien des mères sont là, pressées,
 Guettant l'enfant qui doit venir,
 Et bien des blanches fiancées,
 Troupe fidèle au souvenir,
 Qu'on voit s'incliner et se tendre,
 Dès que s'ouvre la porte d'or,
 Puis murmurer, lasses d'attendre :
 " Hélas ! ce n'est point elle encor ! "

Enfin, voici les murs de pierre,
 Et celui qui pour les garder
 Reçut les clefs, l'apôtre Pierre :
 Les voyageurs vont l'aborder.
 Par une fente de la porte,
 Il suivait d'une œil attristé
 Le tourbillon d'âmes qu'apporte
 Chaque instant à l'éternité.
 — Qu'avez-vous, disent-ils, mon frère,
 Votre visage est soucieux
 Et vous n'ouvrez ni bien ni guère
 A ceux qui demandent les cieux ?
 — En effet, répondit l'apôtre ;

Fut-il jamais plus triste temps ?
 Aux siècles passés, dans le vôtre,
 J'ouvrais la porte à deux battants :
 Le repentir et l'innocence
 Faisaient des élus par milliers ;
 Ils arrivaient en troupe immense,
 Artisans, clercs ou chevaliers,
 Gens du monde ou du monastère,
 Qu'avait sauvés la même foi :
 Toute la neige de la terre
 Était présente devant moi.
 Aussi n'avais-je qu'à sourire,
 Et qu'à leur dire : " Entrez, vous tous,
 La douleur n'aura plus d'empire
 Sur ceux qui sont morts comme vous ".
 Combien cette heure est différente !
 Le doute alanguit les esprits,
 La ferveur même est décadente,
 Et les plus blancs sont encore gris.
 Autant d'âmes sortent des tombes,
 Mais j'y découvre moins d'élus :
 La mort faisait tant de colombes,
 J'ai peur qu'elle n'en fasse plus !
 — Que les hommes soient plus avarés
 Envers Dieu, dit le saint, d'accord :
 Mais que les élus soient plus rares,
 J'en doute un peu.

— Vous avez tort,

Mon frère, repartit l'apôtre,
 Et ma clef rouillée en fait foi.
 Car, personne n'en ayant d'autre,
 Nul n'entre au ciel, sinon par moi ".
 Le visiteur eut un sourire
 Et montrant plusieurs bienheureux
 Dans la gloire, se prit à dire :
 — " Connaissez-vous quelqu'un d'entre eux ? "
 Simon, dont la vue était basse,
 Depuis qu'il avait tant pleuré,
 Chercha quelque temps dans l'espace,
 Puis s'arrêta tout effaré,
 Et, pour mieux assurer sa vue,

Posa la main sur ses sourcils.
 — “ Voici, dit-il, une inconnue,
 Une autre, encore, et cinq, et six . . .
 Seigneur, mais c'est toute une bande ! ”
 Il découvrait à chaque instant
 De nouveaux saints de contrebande,
 Et s'exclamait en les comptant.
 — “ La muraille est pourtant bien haute,
 S'écria-t-il ; si je savais
 Qu'on l'escalade ou qu'on la saute,
 J'irais m'en plaindre au Maître ; mais
 Quelle apparence, et comment croire
 Que, par leurs fautes alourdis,
 Ceux qui s'en vont en Purgatoire
 Aient pu sauter en Paradis ?
 Comment donc dans la bergerie
 Sont-ils entrés, le savez-vous ?
 — Sans doute, et votre Seigneurie
 Le sait tout aussi bien que nous.
 — Vraiment non ; c'est me faire injure,
 Et par la clef d'or que voilà,
 Reprit l'apôtre, je vous jure . . .
 — Ne jurez pas ; emportez-là,
 Emportez-la pour que personne
 Ne puisse pénétrer ici,
 Puis venez : ce qui vous étonne
 Sera bientôt tout éclairci.
 — Le temps de clore mon domaine,
 Répondit Pierre, et je vous suis ”.

Dans la serrure au triple pêne
 Il fit tourner la clef ; et puis
 Rassuré contre le profane
 Prit sa volée en s'élevant,
 Et les saints, dans l'air diaphane,
 Pour le guider allaient devant.

II

Un chemin court sur la falaise,
 Chemin de ronde autour des cieux,

Où cent chars passeraient à l'aise
 De front, sans heurter leurs essieux ;
 Lieu saint où Dieu marqua d'avance
 La frontière de la douleur,
 Où le royaume heureux commence
 Où finit celui du malheur.
 C'est là que l'apôtre s'arrête,
 Debout au bord du gouffre noir.
 Il se penche, il baisse la tête,
 Il regarde, et l'on pourrait voir
 Sur son beau front toujours le même
 Que la paix ne quittera plus,
 Eclorre la pitié suprême
 Que nos maux causent aux élus.

Car en bas, dans l'ombre qu'à peine
 Peut percer l'effort de ses yeux,
 Il sent passer la foule humaine
 Qui n'a point su ravir les cieus :
 Pauvres âmes trop attachées
 Aux rêves qu'elles ont quittés,
 Dont les robes se sont tachées
 A la cire des vanités,
 Courages faibles dans l'épreuve,
 Plus faibles devant le plaisir,
 Et dont la vertu toujours neuve
 N'a guère été qu'un long désir,
 Pour qui l'arche sainte est fermée
 Et qui coulent confusément
 Comme un fleuve, comme une armée
 Qui fuirait éternellement,
 Armée aux légions pressées
 Qui vont et ne reviennent pas,
 D'instant en instant remplacées
 Par la mort qui fauche ici-bas.
 Elles s'en vont en Purgatoire,
 A travers l'ombre, méditant
 Chacune, hélas ! sa propre histoire
 Et la justice qui l'attend.
 Sans se connaître, l'une l'autre,
 Sans se parler, comme autrefois. . . .

Soudain, vers sa gauche, l'apôtre
Prêtant l'oreille, entend des voix
Gémissantes : — Oh ! disent-elles,
Contrebandier du Paradis,
Nous vous avons été fidèles
Saint Joseph, *ora pro nobis !* ”
En même temps, sur la muraille,
Et loin encore, il reconnaît,
A sa barbe, à sa haute taille,
A la gloire qui le revêt,
Saint Joseph, le doux patriarche,
Tuteur de l'éternel Amour,
Et qui vient superbe, et qui marche
Avec des anges tout autour.
Toutes ces clartés immortelles
Font une aube sur le chemin ;
On voit même des blancheurs d'ailes
Planer dans l'ombre du ravin.
Du fond du gouffre on les a vues,
Car les échos ont répété
L'appel des âmes éperdues,
Et Saint Joseph s'est arrêté.
Il fait un signe : oiseau sublime,
Un ange a traversé la nuit ;
Il plonge au plus creux de l'abîme
Au milieu du peuple qui fuit,
Choisit ses élus, les rassemble,
Comme une gerbe d'épis mûrs,
Et tandis que l'hymne divine
Eclate à toutes les hauteurs,
Devant Joseph l'ange s'incline,
Et dit : “ Maître, voici nos sœurs ! ”

III

La fraude était indéniable ;
Pierre en savait le temps, le lieu,
Et les témoins, et le coupable :
Il s'en alla se plaindre à Dieu.

Il arriva l'âme encore chaude
 Au pied des degrés étoilés,
 Où les apôtres chantaient laude
 Parmi les séraphins voilés.
 — Seigneur, dit-il, je vous rapporte
 La clef dont vous m'aviez armé :
 A quoi sert de garder la porte
 Puisque le mur n'est point fermé!
 — Que voulez-vous dire, Saint Pierre ?
 — Qu'on entre au ciel sans mon aveu ;
 Qu'on voit des gens passer barrière
 A qui j'ai dit d'attendre un peu ;
 Que la contrebande est notoire,
 Et j'étais seul à l'ignorer ;
 Que toute garde est illusoire,
 Qu'il vaut donc mieux me retirer,
 Et qu'en effet je me retire.
 — L'affaire est grave, saint portier,
 Dit Jésus avec un sourire,
 Et quel est le contrebandier ?
 — C'est moi ! ” fit une voix connue.
 Et Joseph apparut soudain,
 Tandis que l'apôtre, à sa vue,
 Rougissait, comme dans l'Eden
 Le premier homme après sa faute.
 — C'est moi, mon Fils ; il est jaloux
 De mon pouvoir, il veut qu'on m'ôte
 Le droit que j'ai reçu de vous
 D'avancer l'heure des délices,
 Non pour chacun, mais pour plusieurs
 De ceux qu'entraînent vos justices.
 La plainte est sans raison. D'ailleurs
 Puisque ma présence le peine,
 Eh ! bien, Jésus, allons-nous-en :
 Je pars de suite, et vous emmène,
 Etant le père et vous l'enfant ;
 Nous prendrons avec nous Marie,
 Et, voyageurs comme autrefois,
 Nous emporterons la Patrie
 Partout où nous irons tous trois.
 Les anges de la cour céleste
 Nous suivront avec les élus,

Et Pierre aura sur tout le reste
Des droits qu'on ne troublera plus ”.

Mais déjà, songeant à lui-même,
Pierre avait compris que souvent
Rendre justice est un problème
Que Dieu résout en pardonnant.
Il se sentit l'âme confuse,
Et voulant réparer son tort,
Vint à Joseph, lui fit excuse,
L'embrassa pour sceller l'accord,
Puis se hâta vers sa demeure,
Car, devant la porte, là-bas,
La foule augmentait d'heure en heure
Et s'étonnait qu'on n'ouvrît pas.

Depuis lors on dit que l'apôtre,
Veillant avec le même soin,
Se défend de penser qu'un autre
Défait son œuvre un peu plus loin.
Seulement quand un cri de joie
Prouve qu'une âme vient d'entrer
En Paradis par l'autre voie,
On l'entend parfois murmurer,
En levant les yeux dans l'espace :
— Encore un ! Est-ce le dernier ?
Seigneur, voyez ce qu'il en passe
Avec un tel contrebandier ! ”

RENÉ BAZIN.



CHRONIQUE

LE Bx. FRANÇOIS CAPILLAS

C'est le 2 août dernier, comme nous l'avons annoncé déjà, qu'a été lu devant le Pape, dans la salle du consistoire au palais du Vatican, le décret relatif à la béatification du vénérable P. François Capillas, premier martyr dominicain en Chine. Il a plu à Sa Sainteté d'associer à ce triomphe d'autres martyrs qui reçurent aussi la mort pour la foi dans le même pays, au cours du dix-neuvième siècle. Ce sont les vénérables Etienne-Théodore Cuenot, évêque de Metelopolis, Jean-Pierre Néel, Pierre-François Néron et Théophile Vénard, français d'origine et membres de la société de Missions Etrangères, qui furent martyrisés, en 1861 et 1862, avec un grand nombre de chrétiens indigènes, dont sept prêtres et trois femmes.

Le R^{me} Père Général a offert au Pape les remerciements des deux familles religieuses pour cet honneur suprême conféré à leurs membres.

“ Il y avait quelque chose de touchant dans cette union fraternelle de l'Ordre dominicain et de la Société des Missions Etrangères, dans cette étroite association de la France très chrétienne et de l'Espagne catholique.

“ Pie X a fait ressortir cette fusion des âmes par de délicates attentions. Tout le monde a remarqué l'intonation affectueusement insistante avec laquelle il reprenait et confirmait les paroles de l'éminent religieux qu'il appelait “ notre très cher fils Cormier ”. Et quand le bon P. Cazenave, le procureur des Missions Etrangères — “ procureur ” aussi, comme postulateur, de ses frères martyrs — s'agenouilla à son tour devant lui, le Pape posa longuement sur la tête blanche du vieux missionnaire ses deux mains pour le bénir, et tous ses frères avec lui.

“ Le Pape se défendit de faire un discours pour répondre au R. P. Cormier, mais il y eut dans sa voix une sollicitude paternelle quand il parla de la France et des intercesseurs toujours plus nombreux qui en p'aident la cause devant le trône de Dieu. Et c'est avec une grande force que, commentant la leçon du martyr, il rappella que tout chrétien doit considérer comme étant dites à lui-même les paroles du Christ : *Eritis mihi testes* : tout chrétien doit, par la sainteté de sa vie rendre témoignage au Christ ”.

“ Si le vénérable François de Capillas n'était pas mort martyr, on pourrait reprendre son procès de béatification et démontrer l'héroïcité de ses vertus ”.

C'est en effet une figure singulièrement imposante que celle de ce missionnaire Dominicain. Le premier, il versa son sang pour la foi en Chine, et il s'était préparé à cette vocation du martyr par une vie extraordinairement mortifiée. Et cependant bien d'autres missionnaires de Chine ont été élevés sur les autels avant celui qui leur a ouvert la voie à tous : tels par exemple, ce bienheureux Pierre Sanz et ses compagnons qui, à leur arrivée en Chine, trouvèrent les traces et les souvenirs du vénérable François de Capillas ; ils furent, eux, martyrisés en 1747 et en 1748, et leur béatification fut célébrée en 1893.

Sans doute, dès 1675, le pape Clément X, informé du martyr du Vénérable François de Capillas, ordonna une enquête formelle sur les causes de sa mort. Mais dans ce même temps, les Philippines furent le théâtre de dissensions religieuses qui remplirent toute la fin du XVII^e siècle ; en Chine, d'ailleurs, la persécution avait pris une forme chronique. Il n'y fallait point songer à une enquête régulière.

Grâce à Dieu, les dépositions des témoins avaient été consignées dans la première enquête — dans l'enquête ordinaire — qui avait provoqué l'initiative du pape Clément X. L'“ enquête apostolique ” reprise en 1901, n'a eu qu'à les y constater. Et c'est sur des faits solidement établis que la Congrégation des Rites a pu ouvrir un avis, et le Pape prononcer sa décision.

Le futur bienheureux était né à Baquerin de Campos, dans le diocèse de Palencia, le 14 août 1607. A 17 ans, il

entra au couvent de Valladolid. L'attrait du sacrifice le porta à demander qu'on l'envoyât aux Philippines ; et il y partit, en effet, simple diacre en 1631. Ordonné prêtre, il trouva le moyen, dans un apostolat laborieux, d'observer exactement les moindres règles de son Ordre. Aux deux heures d'oraison que la règle lui imposoit, il en ajoutait deux autres, qu'il prolongeait souvent durant la nuit. Au surplus, son visage respirait l'allégresse intérieure. Mortifié et zélé, il se livrait avec une ardeur égale au soin des malades et à la prédication apostolique.

La Chine l'attirait. Il avait le pressentiment qu'il y goûterait le martyre. Ses supérieurs consentirent à sa demande, et en 1642, il entra, avec le P. François Diaz, dans la ville de Fo-Gan dans la province de Fo-Kien.

Aucune persécution officielle n'y était déchaînée. L'empereur de Chine avait au contraire ordonné que les chrétiens fussent partout respectés. Les tracasseries pourtant n'étaient point ménagées au courageux missionnaire : rien ne l'arrêtait, et il n'est pas une ville de la province de Fo-Kien qu'il n'évangélisa.

Mais les Tartares s'étaient emparés de Fo-Kien. Le gouverneur qu'ils y établirent enveloppa les chrétiens dans un décret de proscription contre la secte des Paling-Kian. Les deux missionnaires durent se réfugier à Tingtou.

Or, l'armée chinoise étant revenue dans la province pour la reconquérir, le vénérable François de Capilla fut appelé auprès des chrétiens dont la vie était en danger. Ils habitaient non loin des murs de Fo-Kien, dans la région où les deux armées évoluaient. Le vénérable tomba au mains des soldats tartares. Il fut livré au juge civil. Son interrogatoire et son supplice commencèrent aussitôt. On enferma ses pieds entre des planches, et, à grands coups de marteau, on les comprima jusqu'à ce que les chevilles fussent broyées. On le flagella de verges, et on l'emporta à demi mort dans son cachot. Le martyr n'exhala jamais aucune plainte. Sa sérénité et sa douceur fascinèrent à la fois ses geôliers et les criminels emprisonnés avec lui. La prison devint un cénacle. . . . Les tortures se renouvelèrent sans lasser la patience et sans troubler la joie du confesseur. Elles avaient commencé en novembre 1647, quand il avait été arrêté : elles se terminèrent enfin par la décapitation le 13 janvier 1648 ¹.

¹ "La Croix", 29 juillet et 7 août.

TROIS-RIVIÈRES

Dimanche, 4 octobre, en la fête du Très Saint Rosaire, avait lieu chez les Sœurs Dominicaines de l'Enfant Jésus, à Trois-Rivières, une cérémonie de vestition.

A revêtu les blanches livrées de S. Dominique, Mademoiselle Marie-Anne Caroline Vadebonœur, de cette ville, en religion Sr Marie du St Esprit.

Ont renouvelé, leurs vœux temporaires, Melles Marie Bournival, de S. Barnabé, en religion Sr Marie du Rosaire, Marie-Anne Dessert, de Ste Angèle de Laval, en religion Sr Marie-Joseph.

La cérémonie fut présidée par M. Léon Arcand, chanoine, supérieur du séminaire, assisté de M. l'abbé E. Paquin, directeur des élèves, et de M. l'abbé A. Lelaidier, professeur.

Le sermon de circonstance fut donné par le R. P. M. D. Laferrière, du couvent de St Hyacinthe.

QUÉBEC

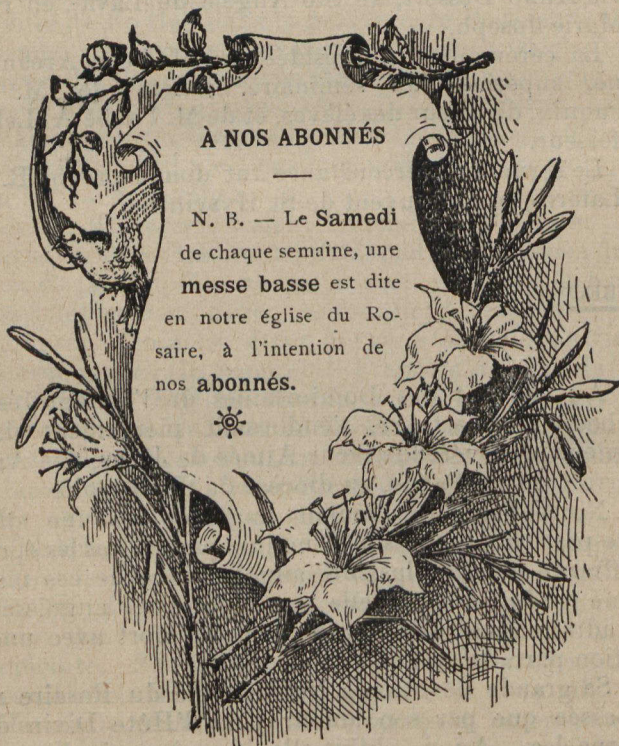
Au couvent des Dominicaines de l'Enfant-Jésus de Québec, le 6 octobre, s'endormait pieusement dans le Seigneur la Révérende Sœur Aimée de Jésus, née Amanda Charron, de La Patrie, au diocèse de Sherbrooke.

Notre Seigneur l'aimait sans doute d'une affection toute particulière, puisqu'Il ne lui épargna pas les épreuves. Souffrante depuis plusieurs années d'une de ces maladies qui ne pardonnent pas, elle en supporta les angoisses avec une admirable sérénité, et vit venir la mort avec une résignation parfaite au bon vouloir divin.

Sa grande dévotion à Notre-Dame du Rosaire n'était surpassée que par son amour pour l'Hôte Divin de nos tabernacles. Aussi, obtint-elle la grâce, si chère à son cœur, de mourir durant le beau mois du Rosaire.

Le service funèbre fut célébré dans la chapelle du couvent par M. l'abbé Alfred Paré, prêtre du Séminaire, assisté de MM. Louis Turgeon et Lionel Roy, ecclésiastiques, comme diacre et sous-diacre.

Etaient présents : Mgr J. C. K. Laflamme, supérieur, Mgr L. A. Paquet, MM. les abbés L. E. Nadeau et Cyrille Gagnon, prêtres du Séminaire ; le Rév. Père T. Couët et un Frère du Couvent de Saint Dominique de Québec ; le Rév. Père J. Girard et les Scolastiques de la Congrégation de Ste Croix. Plusieurs personnes amies de la communauté assistaient aussi au service.



NÉCROLOGIE

LE R. P. FABRE

Le 1^{er} septembre, s'éteignait doucement à Dijon, dans la retraite silencieuse où il s'était réfugié après la dispersion du couvent, le R. P. François-Laurent Fabre.

Il était né à Lyon le 21 janvier 1840. A l'âge de dix-neuf ans il entra au noviciat de Flavigny où il fit profession le 13 septembre 1860. Après ses études faites à Saint-Maximin, il fut appliqué au ministère de la prédication.

Dijon et Langres furent successivement et à diverses reprises le champ d'action d'une vie peu mouvementée. Sauf un séjour au Canada, de 1881 à 1883, durant lequel il remplit les fonctions de curé à Saint-Hyacinthe, et un priorat à Nancy en 1888, c'est dans la région bourguignonne qu'il exerça son ministère.

Il n'était pas de ceux qu'on nomme avec un peu d'emphase les princes de la chaire ; mais la simplicité d'une parole évangélique, toute vibrante de foi, faisait impression, et en plus d'un endroit on garde encore le fructueux et vivant souvenir de ses missions et de ses retraites. Ce qui frappait surtout en lui et formait le trait caractéristique de sa physionomie, c'était, avec un grand esprit de foi, un amour ardent, une pratique fidèle de sa règle. Malgré les difficultés, malgré la fatigue, malgré l'âge et la maladie, il la garda jusqu'au bout. La dispersion elle-même ne l'arrêta pas, car il se fit alors un règlement adapté aux circonstances et qu'il observait scrupuleusement.

Cet attachement au devoir, et peut-être un reste de tempérament, lui donnait au premier abord quelque chose de sévère. Sa franchise parfois un peu rude savait se faire

entendre aux grands comme aux petits ; mais elle blessait rarement, car on savait son âme droite et loyale et bien vite on découvrait sous cette âpreté du dehors une bonté toujours en éveil. Elle se penchait surtout, et comme d'instinct, vers les humbles, les faibles et les malades pour écouter leurs peines, les encourager, les aider. Combien en a-t-il ainsi secourus ? C'est le secret de Dieu ; mais on put dès ici-bas percevoir ce mystère en voyant l'assistance qui se pressa à ses funérailles. Toute sa personne commandait l'estime, et c'est son honneur, comme c'était sa joie, d'avoir su se créer et conserver jusqu'à la fin d'illustres fidèles amitiés.

Sa piété était profonde : elle animait toute sa vie. Il aimait et vénérât les reliques des saints. Dans des châsses que sa main habile leur avait préparées, elles ornaient sa cellule, dont elles étaient le seul luxe. La place d'honneur était réservée, comme il convenait, à un fragment assez considérable de la vraie croix qu'il devait, ainsi que plusieurs autres moins importants, à la munificence de Mgr Bouange, évêque de Langres. Lorsqu'en 1878, ce prélat devint l'heureux possesseur d'une des parties de la " Grande Croix " de Clairvaux, il avait confié au P. Fabre, alors président du couvent de Langres, le soin de la dédoubler pour remplacer le croisillon disparu.

Les dernières années du P. Fabre furent péniblement attristées par les terribles événements qui bouleversèrent la France catholique. Déjà miné par la maladie, il dut quitter son couvent et chercher un refuge pour abriter sa vieillesse. Aussi, sous l'action de ces chocs douloureux il était devenu volontiers enclin au pessimisme. Ce sentiment toutefois n'était chez lui que l'angoisse en face du mal triomphant, et non le découragement qui paralyse. Jusqu'à la fin il demeura au poste que la Providence lui avait marqué, fidèle à son confessionnal, où, durant ses derniers jours, il se traînait péniblement trois fois la semaine.

La mort l'envahissait peu à peu, les forces diminuaient et un voile épais couvrant sa vue le plongeait presque complètement dans les ténèbres. Sur la fin de 1907, on crut que le mal l'avait terrassé ; mais des soins dévoués le ramenèrent des portes du tombeau. Il reprit encore son ministère.

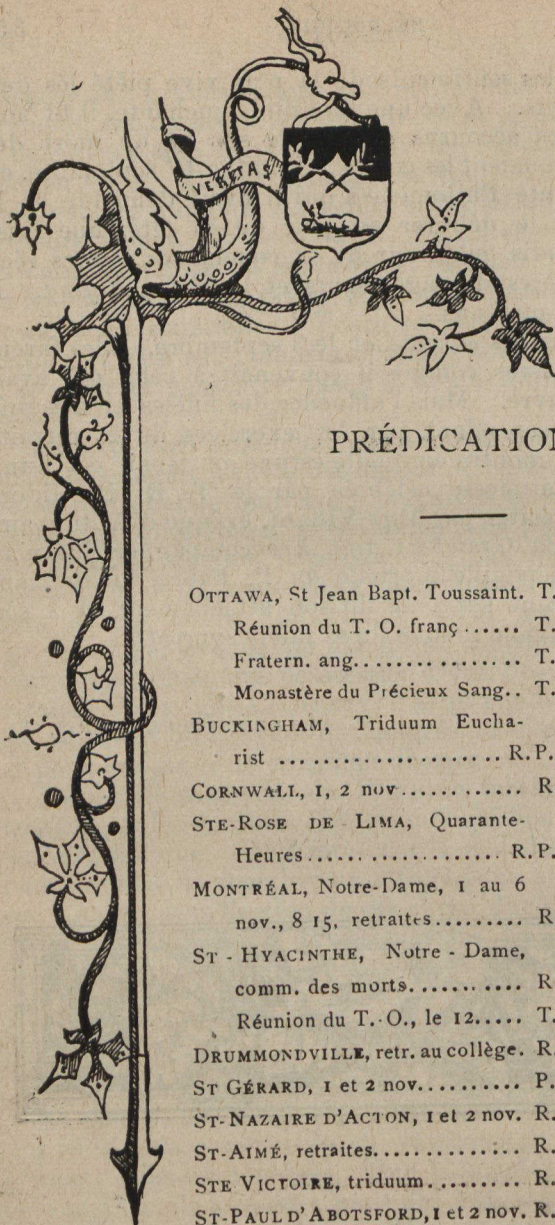
Vers la mi-août, une bronchite se déclara qui eut vite raison de ses forces épuisées. Il reçut en pleine connais-

sance et dans les sentiments de la plus vive piété les derniers sacrements. Avec une humilité touchante, il fit aux quelques Pères accourus autour de son lit de mort des adieux qui remuaient les cœurs. Enfin le 1^{er} septembre, en la fête de sainte Philomène à qui il avait demandé de le guérir ou de le délivrer au jour de sa fête, une crise l'emporta, tandis qu'autour de sa couche ses Frères récitaient les prières des agonisants et le *Salve Regina*. Il avait soixante-neuf ans.

Les funérailles eurent lieu le 3 septembre. Elles furent des plus modestes, comme il convenait à celui qui avait voulu être pauvre. Mais l'affluence des fidèles et des prêtres, retenus cependant par les exercices de la retraite ecclésiastique, montra en quelle estime on tenait cet humble. Après la messe célébrée par le T. R. P. Gidon, l'absoute fut récitée par Mgr Villard, évêque d'Autun, ami du défunt. Sa Grandeur tint à accompagner jusqu'au cimetière la dépouille mortelle du P. Fabre, lui donnant ainsi une marque suprême de son attachement, et à son Ordre une nouvelle preuve de sa fidèle sympathie.

(Année Dominicaine).





PRÉDICATIONS

OTTAWA, St Jean Bapt. Toussaint.	T. R. P. LANGLAIS
Réunion du T. O. franç	T. R. P. LANGLAIS
Fratern. ang.	T. R. P. GILL
Monastère du Précieux Sang.	T. R. P. GILL
BUCKINGHAM, Triduum Eucharist	R. P. Ls. ARCHAMBAULT
CORNWALL, 1, 2 nov.	R. P. LAUZON
STE-ROSE DE LIMA, Quarante-Heures	R. P. Ls. ARCHAMBAULT
MONTREAL, Notre-Dame, 1 au 6 nov., 8 15. retraites	R. P. LAMARCHE
ST - HYACINTHE, Notre - Dame, comm. des morts.	R. P. TURCOTTE
Réunion du T. O., le 12.	T. R. P. COTÉ
DRUMMONDVILLE, retr. au collège.	R. P. THÉRIAULT
ST GÉRARD, 1 et 2 nov.	P. P. THÉRIAULT
ST-NAZAIRE D'ACTON, 1 et 2 nov.	R. P. LAFERRIÈRE
ST-AIMÉ, retraites.	R. P. BROUSSEAU
STE VICTOIRE, triduum.	R. P. BROUSSEAU
ST-PAUL D'ABOTSFORD, 1 et 2 nov.	R. P. BOISVERT